

Complexe, compliqué, confus

Le monde est complexe

Le monde est compliqué

Le monde est confus

Les trois choses se disent, mais disent-elles la même chose ?

Guillermo KOZLOWSKI

Mon propos n'est pas de faire une précision du vocabulaire, la question n'est pas de faire une réactualisation du dictionnaire. Si regarder ces trois concepts a un intérêt, il est dans le pourquoi de cette proximité, et dans la nécessité éventuelle de les distinguer dans la pratique.

Commençons par les définitions :

Compliqué : renvoie surtout à la difficulté de réaliser quelque chose. C'est un terme du vocabulaire courant. Organiser une réunion avec 50 personnes aux agendas surchargés, c'est compliqué. Fabriquer un automate ou un ordinateur, c'est compliqué, tout comme faire un puzzle. Compliqué est une question technique.

Confus : renvoie à la connaissance que nous avons de quelque chose. Une chose qu'on n'arrive pas à connaître de manière claire et distincte. Il y a trop de mouvement dans un film, on n'arrive pas bien à déterminer les actions de tel ou tel personnage : on a affaire à un événement confus. Un son qu'on n'arrive pas à découper du bruit de fond. Ou alors une question politique dont on n'arrive pas à comprendre les intérêts défendus par les différentes forces en présence, on ne sait plus qui est qui. « *Quand je puis reconnoître une chose parmi les autres, sans pouvoir dire en quoy consistent ses différences ou propriétés, la connoissance est confuse.*¹ » A quelques exceptions près, dont Leibniz fait partie, ce qui est confus est présenté comme ce qui doit être éliminé pour obtenir une connaissance vraie. La connaissance vraie étant d'ailleurs, suivant la tradition cartésienne, définie précisément comme une connaissance claire et distincte.

Complexe : Il s'agit d'une problématique centrale dans la science et la philosophie des 40 ou 50 dernières années. Partout, dans les mathématiques, la chimie, la biologie ou le social, on a découvert l'existence de mécanismes complexes. C'est devenu, ça arrive souvent avec ce genre de problématique, une sorte de rengaine². De la même manière que beaucoup de gens imaginent que la théorie de la relativité affirme que « tout est relatif ». Beaucoup ont aussi imaginé, et avancé, que l'intégration de processus complexes en physique, en biologie ou dans le social voulait dire que tout est trop confus

1 LEIBNIZ, G.W. *Discours de métaphysique* (1686) , librairie philosophique J. Vrin, 1990, p 69

2 Pour une critique très étayée de cette idéologie de la complexité, qu'il faudrait disjoindre de l'étude des mécanismes complexes, voir : Jean Zinn , « La complexité et son idéologie », <http://jeanzin.fr/ecorevo/sciences/complexi.htm>

pour savoir quoique ce soit, ou trop compliqué pour faire quoi que ce soit. Il y a notamment une interprétation libérale qui, en partant de la complexité des processus économiques, nous explique que nous ne pouvons qu'accepter la volonté du marché.

Tentons de sortir un peu de toute cette confusion, commençons donc par regarder ce qu'est la complexité :

« Qu'est-ce que la complexité ? Au premier abord, la complexité est un tissu (complexus : ce qui est tissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés : elle pose le paradoxe de l'un et du multiple. Au second abord, la complexité est effectivement le tissu d'événements, actions, interactions, rétroactions, déterminations, aléas, qui constituent notre monde phénoménal.³ »

Entre le premier « abord » et le deuxième ce qui apparaît c'est notamment le mouvement, l'interaction. La complexité, c'est le fait que beaucoup d'éléments sont entremêlés, mais surtout le fait que les interactions entre ces éléments vont modifier les règles mêmes des interactions futures. Dans un tissu les fils sont assemblés, mais ils ne se modifient pas entre eux, on peut « démêler les fils » au moins théoriquement. Alors que, par exemple, dans la climatologie on se rend compte que l'humidité modifie la température qui modifie l'humidité en même temps, on ne peut plus comprendre le tout en isolant les comportements de chaque élément.

« La propriété la plus générale d'un paradigme complexe est que le déploiement de ce « jeu » que constitue la compréhension et l'agir modifie au fur et à mesure les règles du jeu : il n'est donc pas possible d'en prévoir ni d'en maîtriser le développement à venir.⁴ »

C'est l'irruption de la complexité qui a bouleversé les choses.

L'idée classique était qu'on devait connaître les choses de manière claire et distincte, trouver les lois qui régissent le comportement des choses puis intégrer ces comportements et découvrir peu à peu le fonctionnement du monde entier. *« Découvrir les éléments simples et les règles simples à partir de quoi s'opèrent les combinaisons variées et les constructions complexes.⁵ »* Une fois toutes les lois connues, on pourrait maîtriser le monde. C'est une vision linéaire de l'action. Dans ce paradigme on peut accepter des choses extrêmement « compliquées », c'est-à-dire une technique très sophistiquée, mais on se doit de faire disparaître le confus et le complexe.

L'irruption d'une complexité dans un sens fort, c'est-à-dire une complexité irréductible, pose alors toute une série de questions fondamentales. Notamment : Qu'est-ce qu'agir si on ne maîtrise pas les choses ? Qu'est-ce qu'agir si on ne sait pas prévoir ce qui résultera des situations auxquelles nous participons ?

Notre époque donne plusieurs solutions :

La première est une sorte de croyance un peu mystique : attendre que quelqu'un vienne mettre de l'ordre dans toute cette histoire. Elle est souvent avancée par des tenants du rationalisme. D'autres n'arrêtent pas de soupçonner et d'entrevoir derrière cette confusion de terribles complots qui expliqueraient les choses de manière claire et distincte.

La deuxième est de réduire nos actions au strict minimum, c'est-à-dire à soi-même, abandonner donc toute pensée de l'action.

3 MORIN, Edgar. *Introduction à la pensée complexe*. édition s du Seuil, 2005, p 21

4 BENASAYAG, Miguel, DEL REY, Angélique. *De l'engagement dans une époque obscure*. Éditions du passager clandestin, 2011, p 35.

5 MORIN, Edgar. *La méthode 1- la nature de la nature*, 1977, éditions du seuil, p 96

Devenu complexe, le monde nous semble aussi compliqué et confus. Compliqué parce que nous ne trouvons pas comment avoir prise sur lui. Confus parce que nous n'arrivons pas à savoir qui est qui ?

Si nous ne voulons pas attendre, pas nous renfermer autour des quelques caprices que nous pouvons satisfaire ; tout en les entourant de barbelés et de miradors pour que l'on ne nous les prenne pas : alors, la question est : Comment agir dans cette complexité ?

Clair-confus

Comme le dit Edgar Morin : « *La difficulté de la pensée du complexe est qu'elle doit affronter le fouillis (le jeu infini des inter-rétroactions), la solidarité des phénomènes entre eux, le brouillard, l'incertitude, la contradiction. Mais nous pouvons élaborer quelques-uns des outils conceptuels, quelques-uns des principes pour cette aventure, et nous pouvons entrevoir le visage du nouveau paradigme de complexité qui devrait émerger... Ainsi au paradigme de disjonction/réduction/unidimensionalisation, il faudrait substituer un paradigme de distinction/conjonction qui permette de distinguer sans disjoindre, d'associer sans identifier ou réduire.*⁶ »

disjonction / réduction / unidimensionalisation

Le paradigme linéaire fonctionne de la manière suivante : Par disjonction, c'est-à-dire séparer le sujet qui connaît de ce qu'il connaît. Par réduction, c'est-à-dire trouver le comportement de cette unité de base. Par unidimensionalisation, c'est-à-dire placer toutes ces unités de base avec leurs comportements sur le même plan.

Cela peut sembler un peu abstrait, mais on retrouve cette « méthode » dans nos pratiques.

Disjoindre : séparer celui qui regarde de ce qui est regardé, il y a celui qui apporte des données et celui qui les regarde. Par exemple, le chômeur apporte ses données et l'AS les regarde. Mais à son tour, le savoir que l'AS produit, son expérience, il ne les pense pas, il les transmet sous forme de données, que d'autres vont contrôler ou utiliser pour bâtir des « politiques d'emploi ». Ce n'est pas juste une question hiérarchique, c'est surtout un type de pouvoir qui consiste à séparer le savoir de l'expérience.

Réduire : découper des catégories de chômeurs, donner à chaque groupe un certain nombre de caractéristiques, coller une étiquette à chaque chômeur, « personnaliser l'approche ».

Unidimensionnaliser : tout remettre dans le cadre unique du « marché du travail » : source intarissable, universelle et infaillible de vérité.

On a l'impression d'avoir fait disparaître la confusion, mais ce n'est vrai que vu de l'extérieur. La catégorisation des chômeurs en quatre sous-ensembles ; la catégorisation des élèves par compétences acquises ou non ; le découpage méticuleux des tâches

6 MORIN, Edgar. *Introduction à la pensée complexe*. op cit. pp 22-23

évaluables auxquels sont soumis les travailleurs, ne permettent jamais de dire qui est qui ? On ne sait pas vraiment à qui on a affaire, on ne sait pas ce que celui qui est évalué peut faire, ni ce qu'il fait. Alors on tente de comprendre, et c'est l'escalade, on multiplie les critères à noter pour chacun, mais le résultat ne fait que s'embrouiller encore plus. Ainsi certains profs sont amenés à évaluer chaque trimestre plus d'une centaine de « compétences » par élève.

On n'arrive pas à connaître de manière claire et distincte chaque chômeur, élève, apprenant ou travailleur. Vu de l'extérieur, ce découpage à l'air net. Mais vu de l'intérieur, il est arbitraire. Au vécu concret d'une confusion de plus en plus obscure, au constat de l'inefficacité ; s'oppose le regard extérieur qui voit une connaissance claire et distincte des données faciles à évaluer, faciles à faire circuler, faciles à produire.

L'inefficacité est d'autant plus importante qu'une fois ce découpage opéré on n'a plus la moindre idée de ce qui relie tout ce qu'on vient de découper. Qu'est-ce qui relie ces centaines de compétences, comment cela fait un élève? Car, n'en déplaise à ses futurs DRH on ne peut pas faire son marché à l'intérieur de quelqu'un, prendre seulement ce qui sert l'entreprise.

Plus on parle de « traitement personnalisé », plus on impose un traitement abstrait. On peut multiplier les données sur une personne à l'infini mais tant qu'on fait abstraction des situations dans lesquelles cela se passe on ne fait qu'ajouter de la confusion.

Distinction / conjonction

On ne peut réduire la confusion, en revanche ce qu'on peut faire, c'est prendre les choses et les gens dans la situation dans laquelle ils sont. Situation dont l'observateur, l'AS ou le prof de nos exemples, font partie aussi.

Bien entendu, on n'a pas une connaissance claire et distincte pour autant. Il reste un fond obscur dans cette situation qui nous est incompréhensible. *« Pour juger encore mieux des petites perceptions que nous ne saurions distinguer dans la foule, j'ai coutume de me servir de l'exemple du mugissement ou du bruit de la mer dont on est frappé quand on est au rivage. Pour entendre ce bruit comme l'on fait, il faut bien qu'on entende les parties qui composent ce tout, c'est-à-dire le bruit de chaque vague, quoique chacun de ces petits bruits ne se fasse connaître que dans l'assemblage confus de tous les autres ensembles, et qu'il ne se remarquerait pas si cette vague qui le fait était seule.⁷ »*

C'est pourquoi Leibniz oppose au concept de clair et distinct forgé par Descartes celui de clair-confus, il y a toujours un fond obscur, un non-savoir dans nos connaissances claires.

On n'arrive jamais à découper de telle manière qu'on puisse avoir le « bon » atome de base, ce qu'on perçoit c'est déjà des relations, toujours des relations.

La question n'est plus : qui est qui ? Car c'est justement cette question qui a amené la confusion. Ce n'est pas parce qu'on ne sait pas précisément découper les choses qu'elles sont confuses, mais précisément parce qu'on tente de les connaître de cette manière, qu'elles le deviennent. La question devrait être plutôt celle-ci : Comment ça fonctionne, comment ça s'agence ? Si on tombe dans la confusion, c'est parce qu'on veut aller en deçà, en dehors, des relations. Elles deviennent confuses lorsqu'on les abstrait des situations où elles ont un sens.

7 LEIBNIZ G.W. *Nouveaux essais sur l'entendement* (1765, 1^{ère} édition), éditions GF-Flammarion 1990, pp 41-42

« (...) toute notre pensée est plutôt modelée sur le verbe être, EST. La philosophie est encombrée de discussions sur le jugement d'attribution (le ciel est bleu) et le jugement d'existence (dieu est), leurs réductions possibles ou leur irréductibilité. Mais c'est toujours le verbe être... il n'y a guère que les américains pour avoir libéré les conjonctions, pour avoir réfléchi sur les relations. Seulement quand on fait du jugement de relation un type autonome, on s'aperçoit qu'il se glisse partout, qu'il pénètre et corrompt tout : le ET n'est même plus une conjonction ou une relation particulières, il entraîne toutes les relations. Il y a autant de relations que de ET, « et...et...et.. » (...) ⁸ »

Le ET ce n'est pas une relation quelconque, qui préexiste, mais les différentes relations concrètes : le chômeur et l'AS ; le chômeur et le représentant du syndicat ; l'AS et son responsable ; le représentant du syndicat et le responsable du syndicat ; le chômeur et le patron qui l'a viré.

« Le ET, ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est toujours entre les deux, c'est la frontière, il y a toujours une frontière, une ligne de fuite ou de flux, seulement on ne la voit pas, parce qu'elle est le moins perceptible. Et c'est pourtant sur cette ligne de fuite que les choses se passent, les devenirs se font, les révolutions s'esquissent. ⁹ »

Il n'y a pas des individus et des relations qui les lient de l'extérieur, il y a des individus toujours déjà en relation et incompréhensibles en dehors de ces relations, produits par ces relations. C'est pourquoi agir sur cette relation dans une situation concrète implique des changements pour tout le monde.

L'approche par compétences, omniprésente un peu partout dans l'éducation ou la formation semble répondre à cette remarque. En effet, elle se veut une manière de regarder ce que les gens font et non ce qu'ils sont. Mais, c'est une simple posture. En effet, ils continuent à formuler des listes de « savoir-être » et surtout, les compétences comme savoir-faire abstrait ne prennent pas en compte *le faire* comme relation. Savoir parler dans l'absolu n'est pas une relation, pour que cela devienne une relation, il faut que cela se passe quelque part, soit, dans une situation singulière. Alors cette parole deviendra une relation. C'est pourquoi les compétences ne sont qu'une nouvelle recherche d'atomes de base qui constitueraient un individu. C'est aussi ce qui explique que cette approche ne cesse de créer de la confusion et des innombrables débats byzantins sur le véritable « bon » découpage de la connaissance.

« Aujourd'hui doit être méthodiquement mise en doute le principe même de la méthode cartésienne, la disjonction des objets entre eux, des notions entre elles (les idées claires et distinctes), la disjonction absolue de l'objet et du sujet. Aujourd'hui, notre besoin historique est de trouver une méthode qui détecte et non pas occulte les liaisons, articulations, solidarités, implications, imbrications, interdépendances, complexités. ¹⁰ » La confusion est produite par une connaissance qui laisse de côté les liens, la complexité est au contraire la prise en compte des relations.

Complexité

8 DELEUZE, Gilles. *Pourparlers*, éditions de minuit 1990. pp 64-65

9 DELEUZE, Gilles. *Pourparlers*, op cit. p 65

10 MORIN, Edgar. *La méthode 1- la nature de la nature*, p16

Il reste maintenant la question de la complexité. Cette question se pose de deux manières, au niveau des situations dans lesquelles nous agissons.

D'une part, dans le fait que quelque soit notre action, dans la situation présente on ignore ce qui pourrait advenir dans une situation postérieure. Agir diffère donc d'une accumulation, d'une capitalisation de bonnes actions. *« L'application de modèles complexes pour le social implique une rupture avec le mode classique d'engagement : dans un système complexe, la situation à venir n'est pas linéairement prédictible. Schématisons : la situation 2 a beau résulter de la précédente, cette résultante n'est en rien prévisible depuis la situation 1. Encore moins maîtrisable ! Conséquence : nous ne pouvons lutter, nous engager, développer des projets, au vu de ce que sera la situation à venir. Certes, les actions menées dans la situation présente font partie du soubassement dont émergera la situation à venir, mais il n'y a ni garantie ni visibilité quant à ce qui en résultera.¹¹ »*

Jouer changera les règles du jeu, alors on ne peut pas dire quelle sera la manière dont il faudra jouer à l'avenir. Mais ceci ne veut pas dire que, sous prétexte qu'on ne peut prévoir, ni maîtriser, tout soit pareil, ni, qu'il ne faut rien faire. Si tout engagement, toute action se fait sur fond d'un non-savoir, cela ne veut pas dire qu'on ne sait rien, ni que tout soit pareil.

« Il ne revient pas au même que l'on expulse les émigrés, que l'on exploite les gens comme des ressources humaines, que l'on opprime les minorités, que l'utilitarisme gagne du terrain... Mais ces asymétries ne sont repérables qu'en situation.¹² » Agir dans la complexité implique agir en situation. Les vagues ont beau être constituées de gouttes d'eau, cela n'empêche pas de surfer dessus. On peut avoir un rapport avec la vague, comme unité, sans avoir une connaissance claire et distincte de chaque goutte d'eau qui la constitue. On ne doit pas non plus prendre en compte la mer entière. C'est bien par un rapport avec la vague que l'on peut surfer.

Mais en même temps, agir sur les asymétries d'une situation concerne tout le monde, parce que les asymétries structurent la situation. Si la frontière entre avoir des papiers et être sans-papier ne déterminait plus : avoir des droits ou ne pas avoir des droits, cela concerne tout le monde.

Conclusion : compliqué ?

Ce dernier terme peut, en fin de compte, renvoyer à ceci : à certaines époques, les asymétries qui nous permettent d'agir sont évidentes, faciles à repérer, elles semblent nous trouver toutes seules, il s'agit de ne pas fermer les yeux. Alors qu'à d'autres, au contraire, il faut chercher beaucoup. Dans les époques lumineuses, il est plus simple d'assumer les défis de l'époque, du moins, ils sont plus simples à trouver, mais dans les époques obscures, c'est le contraire. Dit autrement, si à certaines époques, les choses paraissent plus simples, cela ne vient pas parce qu'on a la « bonne » technique, ni d'une plus grande qualité des gens, plus intelligents ou plus courageux. Les tâches que l'on peut être amené à assumer à un moment donné, peuvent être plus ou moins compliquées. Mais la difficulté pour agir dans des époques obscures ne vient pas d'une difficulté à ce

11 BENASAYAG, Miguel, DEL REY, Angélique. *De l'engagement dans une époque obscure*. Op cit. pp 38-39

12 BENASAYAG, Miguel, DEL REY, Angélique. *De l'engagement dans une époque obscure*. Op cit. p 39

niveau. C'est pourquoi la solution n'émane pas non plus d'une technique. Si dans les années 1970, les gens se mobilisaient plus, ce n'était pas parce que les affiches, pour annoncer les mobilisations, étaient meilleures. Il était plus difficile de tuer le chef de la gestapo, qu'il n'est aujourd'hui d'étudier l'œuvre de Foucault. En revanche, il est plus simple de comprendre qu'il faut tuer le chef de la gestapo que de justifier aujourd'hui qu'on passe une année de sa vie à étudier Foucault. Il n'est pas très risqué ni compliqué d'aider un sans-papier. Le problème de notre époque n'est pas que les choses soient trop compliquées, n'est pas de trouver la bonne technique qui simplifie encore plus les choses, mais de chercher les asymétries qui permettent une action, d'apprendre à agir sans la promesse d'un paradis sur terre.